

Déplacer le curseur de l'Histoire ?
Une critique de *Au commencement était...*,
Une nouvelle histoire de l'humanité,
par David Graeber et David Wengrow

Walter Scheidel
Stanford University
traduction de Christophe Darmangeat

La nouvelle et volumineuse histoire de la liberté de Graeber et Wengrow¹ possède des atouts considérables, qu'il s'agisse de l'accent qu'elle place sur les processus de développement survenus avant l'apparition des civilisations de l'écrit, de sa portée mondiale ou de son scepticisme quant au lien entre le pouvoir d'État et la civilisation. Mais elle souffre également de graves lacunes : l'adhésion des auteurs à une vision excessivement idéaliste de la dynamique historique, leur utilisation de stratégies rhétoriques qui induisent leur public en erreur et leur incapacité à rendre compte des grandes trajectoires du développement humain qui en résulte.

Introduction

Graeber et Wengrow entreprennent de réviser notre compréhension des débuts de l'histoire de notre espèce : non pas de nos balbutiements évolutifs, mais surtout des milliers d'années qui se sont écoulées entre le début de l'Holocène et la mul-

1. GRAEBER & WENGROW, 2021.

tiplication d'États de plus en plus puissants qui ont donné naissance au système mondial actuel. Quelles sont leurs principales thèses ? Contrairement à leurs vestiges actuels, les chasseurs-cueilleurs de jadis n'étaient pas nécessairement restreints à de petites bandes ; l'agriculture a mûri très lentement et des systèmes hybrides de chasse et de culture ont perduré pendant des millénaires ; les modèles grossiers d'évolution sociale ne rendent pas justice à la complexité de l'expérience historique ; les premières villes n'ont pas immédiatement engendré des autocraties, voire elles les ont complètement évitées ; les premières entités politiques étaient beaucoup plus modestes que les États modernes ; il y a une à deux douzaines de générations de cela, certains indigènes nord-américains ont choisi de se détourner de l'agriculture et des inégalités et ont développé une philosophie politique qui a inspiré les penseurs européens des Lumières ; la richesse de l'expérience historique révélée par ce livre suggère des alternatives significatives à notre mode de vie actuel et peut donc soutenir l'activisme social du présent.

Les auteurs présentent ces positions comme plus ou moins novatrices ou, du moins, peu répandues hors des cercles étroits de spécialistes qui ne parviennent pas à les diffuser plus largement ou de manière cohérente et, souvent, comme contraires à l'opinion académique dominante. Leur question centrale, répétée tout au long du livre², est simple : comment sommes-nous, en tant qu'espèce, « restés bloqués » dans un mode unique de soumission hiérarchique aux autorités, politiques et autres ?

J'aborderai les théories majeures du livre l'une après l'autre. Je citerai souvent directement leurs travaux, afin de laisser les auteurs s'exprimer avec leurs propres termes. Comme j'espère le montrer, cette littéralité est souvent essentielle pour clarifier leur raisonnement. Je m'abstiendrai pour l'essentiel d'aborder les points de détail : non qu'ils soient tous incontestables (ce qui est difficilement imaginable pour un ouvrage d'une longueur, d'une ampleur et d'une verve aussi extraordinaires), mais parce qu'ils sont si variés et si souvent présentés sans référence à des points de vue concurrents qu'il faudrait une équipe d'experts de diverses disciplines pour les examiner à la loupe. Un tel examen, même s'il mériterait d'être entrepris, pourrait détourner l'attention de questions plus fondamentales relatives à la méthode et à l'exposé, sur lesquelles je me focalise ici³, et qui révèlent un large éventail de graves défauts dans un livre par ailleurs bienvenu et stimulant.

2. On la retrouve p. 22, p. 103-104, p. 133, p. 136, p. 138, p. 295, p. 637 et p. 655, bien que d'autres références aient pu m'échapper.

3. De même, je ferai rarement référence à d'autres travaux et ajouterai peu de notes de bas de page.

La chasse-cueillette

Premier point : les chasseurs-cueilleurs. Graeber et Wengrow rejettent avec force l'idée selon laquelle les chasseurs-cueilleurs traditionnels vivaient généralement en petites bandes résolument égalitaires qui n'accomplissaient rien de notable⁴. Ils affirment que les petits groupes de chasseurs-cueilleurs totalement paupérisés observés de nos jours dans des zones marginales peu attractives pour les agriculteurs, telles que le Kalahari, ne peuvent être considérés comme représentatifs de ceux du Paléolithique qui avaient accès au monde entier, à des territoires bien plus favorables et à des ressources naturelles abondantes, en particulier le long des côtes et des fleuves⁵. Les contraintes écologiques pesant sur la taille de leurs organisations sociales auraient donc été beaucoup moins sévères. Cependant, de nombreuses données probantes ont été perdues depuis longtemps en raison de l'élévation du niveau de la mer⁶. Nous ne pouvons donc que deviner le degré réel de variation : il est très probable que certains groupes étaient relativement petits et pauvres, tandis que d'autres ne l'étaient pas⁷.

Une poignée de sépultures du Pléistocène et du début de l'Holocène contenant des objets funéraires de fabrication complexe donnent une idée de l'éventail des possibilités. Ce potentiel s'est encore accru au cours de l'Holocène, plus stable sur le plan climatique : les éléments présentés par Graeber et Wengrow vont des impressionnants piliers de pierre érigés par des chasseurs-cueilleurs à Göbekli Tepe (près de la frontière turco-syrienne) vers 9 000 avant notre ère à des travaux monumentaux menés dans de nombreuses régions du monde, de l'Europe de l'Est à l'Amérique du Nord, en particulier les énormes travaux de terrassement de Poverty Point en Louisiane au deuxième millénaire avant notre ère et les vestiges archéologiques du Japon de l'ère Jomon. Pour autant que nous puissions en juger, ces réalisations ne semblent pas avoir nécessité de chefs, de sociétés hiérarchisées ou de structures étatiques, ni même d'agriculture⁸. Ainsi, soulignent les auteurs, la monumentalité – et le degré de coopération sociale qu'elles impliquent – ne peuvent être réduite à un corollaire de la production alimentaire⁹.

4. P. 111-114.

5. P. 199 et suivantes.

6. P. 200-201.

7. P. 183.

8. P. 123, 135.

9. P. 192.

À strictement parler, rien de tout cela n'est nouveau ; Graeber et Wengrow ne le suggèrent d'ailleurs pas. Ils s'intéressent avant tout à la visibilité de ces développements dans l'imagination des chercheurs et du grand public. La question de savoir pourquoi des sites tels que Poverty Point ne sont pas plus connus¹⁰ mérite assurément d'être soulevée, même si l'on peut se demander quel critère il convient d'appliquer. À moins d'effectuer des sondages parmi le grand public, il est difficile de dire qui sait quoi. Des sites remarquables tels que Göbekli Tepe et Poverty Point figurent désormais régulièrement dans les manuels universitaires d'histoire mondiale et peuvent difficilement être considérés comme des arcanes accessibles uniquement aux spécialistes enfermés dans une tour d'ivoire. Quant à Stonehenge, est-il plus célèbre – ce qui est incontestablement le cas – du fait qu'il a été érigé par les premiers éleveurs du lieu ou parce qu'il se situe en Grande-Bretagne ? Cela dit, nous sommes tous d'accord pour dire que les sites spectaculaires laissés par des chasseurs-cueilleurs pourraient, et devraient, occuper une place plus importante dans notre imaginaire historique.

Graeber et Wengrow plaident en faveur de modèles saisonniers d'agrégation et de dispersion, qui auraient permis à des chasseurs-cueilleurs mobiles de coopérer temporairement sur une grande échelle¹¹. Selon eux, dans certains contextes, ces pratiques ont pu engendrer des oscillations récurrentes entre de petites bandes et des groupes beaucoup plus importants présentant certains attributs similaires à ceux d'un État¹². Pour eux, ces mouvements traduisent une flexibilité institutionnelle enviable, une capacité à « s'affranchir des limites de sa propre société et [à] prendre du recul¹³ ». Il s'agit d'un modèle séduisant, même si le fossé (qu'ils franchissent allègrement) est fort large, entre le fait de documenter ou de déduire de tels modèles à partir de cas spécifiques et celui de supposer avec audace que les humains ont « continuellement butiné entre différentes formes d'organisation sociale pendant l'essentiel des quelque quarante mille dernières années¹⁴ » – ce qui n'est pas impossible, mais qui est à coup sûr impossible à savoir.

Ce type de flexibilité saisonnière ne signifie pas non plus que « dès lors que vous prenez pour point de départ des groupes qui ont pour habitude de passer lestement d'un modèle à l'autre, vous ne pouvez plus affirmer sans ciller que l'évolution conduit des clans aux tribus, des tribus aux chefferies, puis des chefferies à l'État » (147). Il

10. P. 189.

11. P. 104-105.

12. P. 110.

13. P. 148.

14. P. 148.

signifie simplement que nous pouvons imaginer que les transitions, lorsqu'il y en a eu, ont été graduelles plutôt que soudaines. De plus, la présence intermittente d'attributs communément associés à différents stades du développement social reflète le potentiel considérable d'évolution sociale vers des entités plus larges et plus stables sur le long terme. Si les premiers chasseurs-cueilleurs de l'Holocène étaient déjà prêts à s'engager dans des activités coordonnées alors même qu'ils disposaient d'échappatoires claires, la rupture entre cette situation et les modes ultérieurs de soumission plus systématique devient moins prononcée. L'agrégation saisonnière précoce semble montrer des humains davantage enclins à vivre sous contrôle hiérarchique, ce qui est tout à fait à l'opposé de ce que Graeber et Wengrow voudraient qu'ils soient.

Les auteurs choisissent de ne pas explorer dans quelle mesure cette flexibilité saisonnière dépendait de conditions écologiques particulières et de stratégies d'approvisionnement. Or ces éléments ont leur importance, notamment parce que si l'histoire doit constituer une source d'inspiration pour le présent, le fait que de tels dispositifs puissent dépendre de caractéristiques qui ont été totalement perdues (telles que la possibilité de se procurer sa nourriture dans la nature et la mobilité qui en résulte) est crucial (voir ma dernière section). Au lieu de cela, ils s'insurgent contre les modèles qui distinguent des stades dans l'évolution sociale, rejetant non seulement les taxonomies de base, mais aussi les sous-catégories telles que les chasseurs-cueilleurs « complexes », « prospères » ou « à retour différé » (195-199). Pourtant, si leur objectif est de documenter la richesse de l'expérience historique – et ils soulignent eux-mêmes la variabilité au sein des chasseurs-cueilleurs (183) –, il est difficile d'en comprendre la raison. Contrairement à ce que les auteurs laissent entendre, si de tels critères sont susceptibles de faire apparaître ces groupes comme anormaux, cela n'est pas une fatalité.

Leur refus de placer les sociétés de chasseurs-cueilleurs complexes « à l'orée » d'une transition vers l'agriculture, les chefferies et ainsi de suite¹⁵ reflète leur mode de raisonnement préféré, sur celui du « tout ou rien », qui traverse comme un fil rouge l'ensemble de leur ouvrage. Bien que tous ces groupes n'aient pas été à quelque « orée » que ce soit, certains ont pu et même ont dû l'être. Après tout, si aucun d'entre eux ne l'avait jamais été, aucune société agricole n'aurait jamais vu le jour. Une simple expérience de pensée révèle l'erreur sous-jacente : selon le postulat de Graeber et Wengrow, si vous reveniez en arrière dans l'histoire d'une communauté agricole donnée et que vous rencontriez des chasseurs-cueilleurs complexes, vous ne seriez pas autorisé à les identifier comme étant proches d'une transition, même si tel

15. P. 214.

était déjà le cas. Globalement, les transitions directionnelles et même les « orées » ont dû être très fréquentes, d'autant plus que – comme le notent les auteurs dans leur discussion sur l'agriculture – ces transitions ont demandé bien du temps. Cependant, sans connaître l'avenir, il est impossible de dire dans quelle mesure un groupe donné se trouvait proche d'une telle transition vers une autre « orée ».

L'agriculture

Graeber et Wengrow soulignent la lenteur et le caractère hésitant du processus par lequel les chasseurs-cueilleurs sont passés de la domestication expérimentale des plantes à la production alimentaire à part entière. En d'autres termes, il n'y a pas eu de « révolution agricole ». Pendant des millénaires, l'agriculture n'a été qu'un élément parmi d'autres au sein des diverses palettes utilisées pour assurer la subsistance des premières communautés sédentaires, aux côtés de la chasse, de la cueillette et de la pêche¹⁶. Ces communautés ont conservé la capacité de passer à l'agriculture et de l'abandonner sans s'engager pleinement dans une production alimentaire qui soit au fondement de leur existence¹⁷, peut-être même « en restant attachées aux valeurs culturelles de la chasse et de la cueillette¹⁸ ». Les auteurs mentionnent des périodes de transition d'une durée de 3 000 ans dans le nord de la Chine, de 3 000 ou 4 000 ans au Moyen-Orient et de 5 000 ans au Mexique¹⁹. L'agriculture s'est diffusée lentement dans l'espace²⁰ et des involutions se sont produites²¹. L'agriculture a donc représenté une rupture beaucoup moins importante qu'on ne pourrait l'imaginer²². Compte tenu des nombreux recouvrements entre chasseurs-cueilleurs et agriculteurs, il serait trompeur de les présenter comme mutuellement exclusifs²³. Tout cela est vrai et important.

16. Je ne suis guère enthousiaste à l'égard de l'expression « agriculture dilettante » qu'ils appliquent régulièrement à ce mode de subsistance mixte (par ex., p. 316) : mettre de la nourriture sur la table (ou au moins sur le sol) jour après jour devait être une affaire sérieuse, quelle que soit la manière dont celle-ci était obtenue.

17. P. 330.

18. P. 345.

19. P. 238, 344.

20. P. 321-322.

21. P. 322, 326-327, 331-332.

22. P. 311.

23. P. 315.

Comme pour le point précédent, je ne peux pas estimer correctement à quel point ces observations pourront paraître novatrices aux yeux du grand public. Ce qui est clair, en revanche, c'est que les différents points de vue contre lesquels les auteurs s'élèvent ne reflètent pas l'état actuel de la recherche. Ainsi, leur affirmation – qui fait référence à leurs pairs universitaires – selon laquelle « la plupart des chercheurs [...] sont convaincus²⁴ » que « [l'agriculture était] d'emblée une activité sérieuse visant à produire davantage de nourriture pour des populations en expansion » est tout simplement fautive²⁵. D'autres hommes de paille entrent en scène sous la forme d'« historiens adeptes de grandes généralités [et] qui continuent de faire comme si » la production alimentaire s'était présentée aux chasseurs-cueilleurs comme « une activité très avantageuse²⁶ ».

Plus important encore, leur analyse modifie-t-elle notre compréhension de la relation entre l'agriculture et le développement social et politique à long terme ? Pas vraiment. Comme si souvent dans le livre, ils minimisent la portée de tendances séculaires bien documentées. Par exemple, leur observation selon laquelle « si la culture des terres a effectivement rendu *possibles* les concentrations de richesses moins équitables, celles-ci ne sont souvent apparues que des millénaires plus tard²⁷ » n'est pas aussi remarquable qu'ils semblent le penser : après tout, si la transition vers une production alimentaire à part entière a elle aussi pris plusieurs millénaires, on ne voit pas pourquoi l'inégalité économique aurait dû émerger plus rapidement. Et même si l'agriculture n'est pas à l'origine de la stratification sociale, de l'inégalité et de la propriété privée²⁸, elle a joué un rôle de catalyseur et d'accélérateur²⁹.

Graeber et Wengrow rejettent catégoriquement l'idée que les sociétés à grande échelle ont émergé là où la domestication est apparue pour la première fois : « La science archéologique est venue bouleverser cette vision ». Comment cela ? En identifiant 15 à 20 zones autour du globe où la domestication a commencé de manière indépendante, sans qu'aucune d'entre elles « [ne soit] passée directement³⁰ de la

24. Cette précision, qui figure dans l'original anglais et dans la citation de Scheidel, est absente dans la traduction française (NdT).

25. P. 270.

26. P. 322.

27. P. 316.

28. P. 316.

29. BORGERHOFF MULDER *et al.*, 2009 ; BOGAARD *et al.*, 2019 offrent à la fois des données et une théorie pertinentes.

30. Le texte anglais évoque une trajectoire « linéaire », ce qui est sensiblement différent de l'idée rendue par la traduction française (NdT).

production de nourriture à la construction étatique³¹ ». Mais un coup d'œil à leur propre carte³² montre que les premières et principales sociétés à grande échelle sont effectivement apparues dans des régions où la domestication avait commencé très tôt, en Mésoamérique, dans l'ouest de l'Amérique du Sud, dans le Croissant fertile, en Asie du Sud et dans le nord de la Chine (et beaucoup plus tard dans l'ouest du Soudan). De fait, *aucune* de ces sociétés n'est apparue ailleurs.

Plus encore, dans les premières zones de domestication qui n'ont pas engendré de sociétés à grande échelle, les plantes locales posaient des difficultés liées soit au stockage, soit à l'appropriation (notamment la banane, l'igname et le taro en Nouvelle-Guinée, ou le manioc en Amazonie), ou bien elles n'étaient guère productives (les variétés indigènes de l'est de l'Amérique du Nord)³³. Enfin, une fois pris en compte les délais considérables qui ont séparé la culture, la domestication, l'urbanisation et la formation de l'État dans le monde, on ne constate aucune anomalie manifeste – si l'on cherche des régions où des cultures utiles et stockables furent domestiquées sans générer, en l'espace de quelques millénaires, les traits évolutifs précités, on fera chou blanc. La « trajectoire linéaire » évoquée par les auteurs est un faux problème : les trajectoires peuvent être à la fois linéaires et très longues.

Malgré cela, Graeber et Wengrow condamnent « les récits conventionnels de l'histoire du monde [...] [qui font] de l'acte de planter la première graine une sorte de point de non-retour³⁴ ». Pourtant, si hyperbolique que soit cette affirmation, en fin de compte, elle est vraie. Même eux le pensent : à la question « pourquoi tout cela est-il important ? », ils admettent qu'il est « raisonnable » de se demander s'il n'est pas vrai que « lorsqu'on prend de la hauteur, les premiers pas hésitants de l'agriculture comptent moins que ses conséquences à long terme » – étant donné que l'agriculture a réussi à se diffuser presque partout il y a 2 500 ans et qu'elle a libéré la productivité du sol d'une manière qui a permis à notre espèce de multiplier ses effectifs de trois ordres de grandeur depuis la fin de l'Holocène³⁵.

Leur mise en garde est énergique : « on ne peut pas sauter de la première page du livre à la dernière en faisant semblant de savoir ce qui s'est passé entre les deux³⁶ ».

31. P. 320.

32. P. 321.

33. Ainsi que Graeber et Wengrow le reconnaissent par ailleurs, fût-ce en passant, l'aptitude au stockage a joué un rôle important (p. 344). Voir plus récemment MAYSHAR *et al.*, 2022.

34. P. 330.

35. P. 347-348.

36. P. 348.

Cette remarque est juste : braquer les projecteurs sur les hybrides entre chasseurs-cueilleurs et cultivateurs, sur les retards, détours et hiatus dans l'évolution est un objectif louable, qui ne peut qu'améliorer notre compréhension de la dynamique historique. Cette ambition est cependant plus modeste que ce qu'ils suggèrent au bout du compte, lorsqu'ils cherchent à mobiliser ce récit à des fins politiques contemporaines (voir ma dernière section). Même un piège lent à se refermer reste, en fin de compte, un piège.

Le style discursif des auteurs ne permet pas d'évaluer si, comment, et surtout, dans quelle mesure l'écologie, la dynamique démographique et les guerres ont influencé l'émergence et l'expansion de l'agriculture. C'est bien dommage : la croissance démographique peut avoir contribué à piéger les agriculteurs en rendant les alternatives moins praticables, et des chocs environnementaux aléatoires auraient pu exercer un effet similaire³⁷. Sédentaires et dépendant de bâtiments fixes et d'équipements lourds, de grains de semence et de stocks de nourriture, les agriculteurs à part entière sont devenus plus exposés à la prédation organisée, une situation qui aurait dû les inciter à réagir en conséquence³⁸. J'ai déjà mentionné le fait que les auteurs ne prennent pas en compte la manière dont les caractéristiques des plantes ont influencé le développement social, une négligence qui se retrouve dans le contraste qu'ils établissent entre les expansions agricoles « sérieuses » (en Europe ou dans la vallée du Nil) et « l'agriculture en dilettante » pratiquée en Amazonie pendant des millénaires³⁹ : dans quelle mesure la surabondance des ressources de la forêt tropicale a-t-elle entretenu cette dernière, et dans quelle mesure la circonscription écologique de la vallée du Nil – de plus en plus extrême à mesure que le Sahara s'asséchait – a-t-elle favorisé la première ?

Les rares fois où Graeber et Wengrow invoquent favorablement des facteurs environnementaux – l'argument bien connu de Jared Diamond selon lequel une meilleure connectivité est-ouest en Eurasie a facilité la diffusion des cultures par rapport à des échanges nord-sud moins nombreux dans les Amériques⁴⁰ –, ils font immédiatement marche arrière en demandant : « Quels enseignements en tirer quant à la trajectoire globale de l'espèce humaine ? À partir de quel moment la géo-

37. Leur référence au changement climatique dans le nord de la Chine, qui précipita le passage à l'agriculture en épuisant les plantes sauvages (p. 344), demeure une exception.

38. Les auteurs affirment que la guerre n'était pas très importante dans les premières sociétés agricoles, contrairement au commerce (p. 317). Bien entendu, le commerce ancien de biens durables est également plus visible aujourd'hui, contrairement à la guerre qui ne consistait pas uniquement à édifier des fortifications sophistiquées et à détruire des sites de fond en comble.

39. P. 266-273.

40. P. 255-256.

graphie, non contente d'informer⁴¹ l'histoire, se met-elle à l'expliquer ? » J'ai du mal à comprendre la distinction entre « expliquer » et « informer » : ce dernier terme n'implique-t-il pas simplement une contribution significative à l'explication (multifactorielle) ? Ce contraste rhétorique n'a de sens que si l'« explication » est définie comme exclusivement monocausale. La véritable question qui se pose ici est de savoir comment pondérer l'importance relative de la géographie et celle des autres facteurs, mais les auteurs ne souhaitent nullement approfondir cette piste de réflexion. Le résultat final est une tendance à assimiler la prise en compte des facteurs environnementaux au fléau du « déterminisme », ce qui est bien sûr un stratagème familier (voir mon avant-dernière section).

L'approche de Graeber et Wengrow favorise la mise en avant des causes immédiates, sans lesquelles les grandes tendances sont jugées inintelligibles et non pertinentes. Même s'ils admettent que seuls l'agriculture et le stockage des céréales ont rendu possibles les empires bureaucratiques, ils considèrent que cette vérité est « si générale, justement, qu'elle en perd l'essentiel de son pouvoir explicatif⁴² ». Mais tout cela n'est qu'une réticence à faire la différence entre les explications d'ordre supérieur et celles d'ordre inférieur.

Sans aucun doute, il est vrai que sur le temps long se dessinent un certain nombre de tendances fortes dont il est raisonnable de penser qu'elles sont, d'une manière ou d'une autre, liées entre elles : les populations s'agrandissent et se sédentarisent ; les forces de production gagnent en puissance ; les excédents matériels s'accumulent ; les individus passent une portion croissante de leur temps à se plier aux ordres d'autrui. Il semble raisonnable de conclure à l'existence d'une sorte de relation ou d'une autre entre ces tendances⁴³.

Raisonné, en effet, pourrait-on penser ; mais malheureusement, il s'avère que cela ne sert à rien : après tout, affirment-ils, la nature de ce lien et les mécanismes sous-jacents sont « entièrement flous⁴⁴ ».

41. Là encore, la traduction française modifie significativement le sens du texte initial, en remplaçant le terme « informer » par « influencer » (NdT).

42. P. 167.

43. Les deux passages en italiques figurant dans cette citation sont absents de la version française (NdT).

44. P. 174. Ici encore, la traduction française rend l'idée de manière atténuée, par « C'est beaucoup moins clair » (NdT).

Peut-être le sens qu'ils donnent au mot « entièrement » s'écarte-t-il des définitions habituelles du dictionnaire : mais même si c'était le cas, pourquoi l'incertitude (inévitabile) sur la manière dont les différents maillons d'une chaîne (aussi complexes et variés que ces maillons aient dû être à travers le monde) invaliderait-elle les observations sur les tendances générales ? L'explication parfaite (inaccessible) doit-elle vraiment être l'ennemie mortelle de l'explication bonne (suffisante) ? Pour Graeber et Wengrow, si un résultat particulier ne peut être relié à une condition particulière par une chaîne d'airain, tout lien entre la condition et le résultat semble n'avoir aucune importance. Il n'est pas étonnant qu'ils s'opposent si vigoureusement aux efforts des chercheurs en sciences sociales : en refusant de donner un sens même aux corrélations les plus fortes, la perspective des auteurs, si elle était adoptée par tous, conduirait des disciplines académiques entières à la faillite.

Les villes

Dans leur analyse des premières villes, Graeber et Wengrow continuent à mettre en avant leurs thèmes favoris, à savoir les débuts hybrides, les périodes de latence et les involutions occasionnelles. Les concentrations urbaines n'ont pas immédiatement donné naissance à des rois, des bureaucrates et des gouvernements hiérarchiques ; parfois, des siècles se sont écoulés sans que des palais ou des temples ne se manifestent, parfois ils n'ont jamais vu le jour et, à d'autres moments, ils ont été construits, mais ont ensuite disparu⁴⁵. Selon les auteurs, ces faits sont importants, notamment parce qu'ils « permet[ent] d'envisager avec optimisme l'horizon des possibilités humaines », pertinente pour le monde urbanisé d'aujourd'hui⁴⁶ – un lien qui est davantage affirmé qu'argumenté. Comment une vision plus riche de l'urbanisme ancien peut-elle au juste éclairer l'activisme social d'aujourd'hui ? Je reviendrai sur cette question à la fin de cet article.

Restons-en pour l'instant à l'histoire ancienne. Ils notent que plus les chasseurs-cueilleurs et les premiers agriculteurs interagissaient de manière intermittente sur de grandes échelles, moins les concentrations urbaines pouvaient leur sembler étrangères⁴⁷ : ce point mérite d'être pris en compte, même si l'urbanisme a précisément fait disparaître ce que Graeber et Wengrow considèrent comme une caractéristique déterminante des modes de vie antérieurs, à savoir la capacité saisonnière

45. P. 353.

46. P. 354.

47. P. 357.

d'entrer et de sortir. C'est seulement dans leur perspective idéaliste que la ville pouvait constituer « une structure qui existait avant tout dans l'imagination des hommes⁴⁸ » : les nécessités de l'approvisionnement en nourriture et de l'élimination des déchets auraient rapidement ramené cette imagination sur terre...

Mais ce qui compte le plus pour eux, c'est l'absence de ruptures brutales, d'un lien mécanique, similaire à une loi, entre l'urbanisme précoce et les formes autocratiques de contrôle social. Ils reconnaissent volontiers que les preuves des conditions initiales sont généralement médiocres – les couches inférieures des sites découverts dans les plaines inondables et les zones humides sont particulièrement difficiles à étudier⁴⁹ – mais ils les jugent néanmoins suffisantes pour « renverser le récit conventionnel⁵⁰ ».

Qu'est-ce qui, selon eux, a permis l'existence durable de ces premières agglomérations ? Les facteurs environnementaux font des apparitions sporadiques : les auteurs notent que des régimes d'inondation plus stables ont rendu les bassins fluviaux plus propices à l'habitation il y a de cela environ 7 000 ans⁵¹ et que la formation de terre noire en Ukraine a favorisé l'essor des « méga-sites » du quatrième millénaire avant notre ère⁵². Malgré cela, Graeber et Wengrow s'empressent de remettre l'écologie et la technologie à leur place en affirmant sans le moindre argument que « malgré tous ses atouts techniques et logistiques, ce n'est pas l'Eurasie qui a vu naître les villes les plus vastes et les plus peuplées, mais la Mésoamérique, pourtant dépourvue de véhicules à roues, de voiliers, de traction animale, et bien moins avancée sur le plan du travail des métaux ou de la bureaucratie écrite⁵³ ». Cependant, cette affirmation ne correspond pas aux données historiques : en termes de chronologie absolue, des mégapoles telles que Babylone, de même que les grands sites urbains d'Asie du Sud et de l'Est, ont largement précédé Teotihuacan. De plus, du point de vue de la taille de la population urbaine, Teotihuacan semble avoir constitué une exception isolée dans les Amériques jusqu'à l'émergence de Tenochtitlan au quinzième siècle. Tout cela a son importance, dans la mesure où les conditions écologiques et technologiques nécessaires à l'urbanisation différaient considérablement entre l'Ancien et le Nouveau Monde.

Par rapport à leur discussion sur les origines de l'agriculture, il faut recourir à des acrobaties mentales beaucoup plus exigeantes pour concevoir les premiers éta-

48. P. 358.

49. P. 355-356.

50. P. 360.

51. P. 363-364.

52. P. 368.

53. P. 362.

blissements urbains sous la forme d'entreprises au départ pacifiques et coopératives. La minceur des preuves présentées n'empêche nullement des affirmations d'autant plus osées. Ainsi, les auteurs avancent la thèse « spéculative » selon laquelle certaines structures de l'acropole d'Uruk, à la fin du quatrième millénaire avant notre ère, pourraient avoir été des salles de réunion, qui ont ensuite été rasées et remplacées par des cours fermées et des ziggourats qui semblent davantage correspondre à l'exercice du pouvoir sacerdotal, puis royal⁵⁴. Pourtant, cette approche explicitement « spéculative » se mue rapidement en faits acquis, devenant « au moins sept siècles d'autogouvernement collectif » à Uruk⁵⁵.

En ce qui concerne la civilisation de l'Indus du troisième millénaire avant notre ère, Graeber et Wengrow comblent l'absence de preuves concernant des rois ou des élites guerrières par le modèle d'un système de castes maintenant l'ordre social – un modèle déduit de coutumes ultérieures et de la présence d'une citadelle dotée d'installations monumentales destinées à la purification dans la ville de Mohenjo-daro⁵⁶. Empilant conjecture sur conjecture, ils soutiennent que le système qu'ils envisagent implique « clairement une hiérarchie entre groupes », « mais pas nécessairement que les groupes eux-mêmes fonctionnaient selon un mode hiérarchique » ou, d'ailleurs, que la caste supérieure prenait les décisions dans « la gestion des affaires courantes⁵⁷ ». Si ce dernier point est en effet impossible à réfuter, le mot « nécessairement » joue ici un rôle crucial ; les lecteurs soupçonnés d'avoir des doutes sont néanmoins vite réprimandés pour leur manque d'imagination⁵⁸. Certes, il n'existe pas de loi d'airain de l'histoire, pas de « principe général de hiérarchie sociale [qui] se répercute[rait] nécessairement sur les mécanismes concrets de la gouvernance locale⁵⁹ », mais il y a des corrélations, des modèles et des tendances.

Concernant un cas encore moins bien compris, celui des « méga-sites » oblongs de la culture de Trypillia, dans ce qui est aujourd'hui l'Ukraine occidentale, Graeber et Wengrow évoquent les communautés rurales basques contemporaines au motif que celles-ci « imaginent également leurs communautés sous forme circulaire [...] afin de souligner l'égalité idéale des ménages⁶⁰ ». Le « aussi » qui unit avec assurance les

54. P. 389.

55. P. 481.

56. P. 405-406.

57. P. 406.

58. P. 407.

59. P. 321.

60. P. 295.

mentalités basque et trypillienne est immédiatement nuancé : « leur organisation [des sociétés basques modernes] diffère probablement beaucoup de celle de l'Ukraine préhistorique⁶¹ ». On ne peut que s'étonner d'un raisonnement aussi parfaitement circulaire que les idéaux communautaires basques.

Mais il y a plus. Les auteurs omettent de mentionner que les agglomérations basques ne ressemblent en rien à ces méga-sites ancestraux : contrairement à Talianki ou Nebelivka, elles ne sont pas réellement rondes, et ne constituent même pas des sites cohérents, puisqu'elles forment simplement des communautés sociales disséminées sur des kilomètres dans une campagne pittoresque. Le saut entre les sites (spatialement) circulaires d'il y a 6 000 ans et « l'arrangement circulaire » (mental)⁶² des villages basques est vertigineux. Pourtant, même si « les méga-sites ukrainiens [...] recèlent encore une grande part de mystère⁶³ », ils offrent néanmoins « la preuve qu'il a été possible d'organiser de grandes villes sur un mode fondamentalement égalitaire⁶⁴ ». « Preuve » – ce terme est le leur, non le mien.

En définitive, nous ne disposons que d'un seul cas probant de grande ville ne présentant pas de signes évidents d'une autorité fortement centralisée : Teotihuacan, dans la vallée de Mexico. Cette métropole qui comptait environ 100 000 habitants dans la première moitié du premier millénaire de notre ère n'a laissé aucun document écrit et ne présente aucune trace iconographique de la royauté, même si des hommes originaires de cette ville occupaient des postes de pouvoir à Tikal⁶⁵, la cité maya. Les débuts classiques – massacres rituels, projets de temples ambitieux ayant nécessité une main-d'œuvre considérable – ont été interrompus vers l'an 300 de notre ère (ou peut-être plus tôt). La construction des pyramides cessa, les temples les plus prestigieux furent profanés, tandis que l'on érigea, pour loger les masses urbaines, des ensembles d'appartements de haute qualité, construits en pierre, autour d'une vingtaine de temples qui assuraient peut-être la coordination au niveau local. Cette situation a prévalu pendant plusieurs siècles avant que les choses ne commencent à s'effondrer, ce qui a conduit à l'abandon d'une grande partie du site⁶⁶.

Personne ne sait qui dirigeait la ville pendant la seconde phase : un certain niveau de contrôle global, par exemple par les autorités religieuses, est une possibilité, tout

61. P. 374.

62. P. 375.

63. P. 376.

64. P. 376.

65. P. 432-427.

66. P. 432-438.

comme l'est une autorité plus dispersée, centrée sur les complexes de temples locaux. La relation entre ces installations et l'ensemble de la population est également inconnue. Le fait que le plan quadrillé de la ville implique une gouvernance forte ne nous permet pas d'en déduire si celle-ci était par nature centralisée ou collective : les deux options sont empiriquement attestées ailleurs. Ce que l'on sait, c'est qu'en termes de conception, Teotihuacan était unique en ce sens qu'elle était sans précédent et qu'elle resta sans postérité parmi les villes méso-américaines⁶⁷. Tandis que les palais, en particulier, étaient communs et aisément identifiables dans d'autres villes méso-américaines depuis au moins le début du premier millénaire de l'ère chrétienne, il est bien possible que Teotihuacan en ait été totalement dépourvue, tout comme elle n'avait pas de terrains de jeu de balle, omniprésents ailleurs. Inversement, d'autres villes ne présentaient pas de complexes résidentiels comparables. Il y avait manifestement quelque chose d'inhabituel, et une forme de gouvernance non royale semble la plus probable. Il est difficile de savoir jusqu'où nous pouvons interpréter les données.

Graeber et Wengrow en déduisent la « fréquence surprenante de ce modèle » d'intensification « [qui n'entraîne pas] une concentration de richesses ou de pouvoir entre les mains d'une élite dirigeante⁶⁸ ». Si l'on fait abstraction du sens du mot « fréquence », il est difficile de concilier une telle affirmation avec les preuves qu'ils présentent eux-mêmes. Selon leurs propres dires, Teotihuacan semble être née sous des auspices autoritaires et, même plus tard, elle peut fort bien avoir été gérée par des groupes d'élite, et Mohenjo-daro, avoir été contrôlée par une caste supérieure. Leur scénario spéculatif d'une « révolution sociale » dans la ville précédemment stratifiée de Taosi dans le Shanxi, en Chine, vers 2 000 avant notre ère, repose également sur plusieurs siècles de formation urbaine initiale caractérisée par une « ségrégation stricte entre quartiers plébéiens et quartiers d'élites » et la présence d'un palais⁶⁹.

Personne ne peut dire s'il y avait des élites religieuses à Uruk bien avant qu'il y ait des rois, et l'on en sait encore moins sur les méga-sites ukrainiens. En outre (et comme Graeber et Wengrow le notent eux-mêmes, p. 411), à l'exception d'Uruk, où les monarques deviennent visibles au début du troisième millénaire avant notre ère, tous ces sites se sont effondrés de manière spectaculaire, sans être remplacés par quoi que ce soit de comparable. Dans l'ensemble, tout cela ne constitue pas vraiment un formidable défi pour le paradigme standard, qui lie l'urbanisation à la hiérarchie et au contrôle centralisé, et ne « renverse » pas davantage « le récit conventionnel ».

67. SMITH, 2017.

68. P. 411.

69. P. 413-416.

On reste donc perplexe : dans quelle mesure au juste faut-il réviser les interprétations dominantes sur l'émergence du phénomène urbain ?

Les États

La discussion approfondie de Graeber et Wengrow sur « pourquoi l'État n'a pas d'origines » est encore plus décevante. Leur affirmation selon laquelle l'« État » n'a pas d'« origine » s'avère extrêmement restrictive : ils plaident en faveur d'origines variées plutôt que d'une origine unique partout et à tout moment. Je ne vois pas qui est censé être en désaccord avec cela. Dès le départ, ils s'engagent dans une définition maximaliste de l'« État », enracinée dans la théorisation allemande du XIX^e siècle qui est axée sur les concepts de souveraineté et de monopole de l'usage légitime de la violence sur un territoire donné⁷⁰. Pourtant, les chercheurs n'appliquent généralement pas ces concepts au type d'États prémodernes dont il est question dans cet ouvrage. En fait, les politologues ont tendance à les réserver aux États européens des derniers siècles, notamment après l'accord de Westphalie de 1648.

Les lecteurs n'ont cependant aucune chance de le découvrir puisqu'ils sont habilement détournés de l'énorme littérature sur la nature des États prémodernes, produite par des chercheurs de différentes disciplines qui ont longtemps œuvré pour développer des définitions plus inclusives qui saisissent les éléments essentiels de l'existence d'un État. Graeber et Wengrow balaient ces travaux d'un revers de main en opposant leur propre concept moderne et maximaliste de l'État à des options alternatives non référencées, si larges qu'elles n'ont plus aucun sens. Ce choix binaire ne permet pas à un lecteur non initié de mesurer l'ampleur de la marge qui existe entre ces deux extrêmes⁷¹.

Lorsque les auteurs évoquent des approches alternatives, c'est de la manière la plus cavalière qui soit. En témoigne leur référence occasionnelle aux théories managériales de la formation de l'État⁷² – qui considèrent l'État comme un moyen de coordonner les sociétés plus vastes, leurs activités et leurs ressources – alors que les théories du conflit tout aussi influentes, qui recherchent les origines des structures de l'État dans les pressions exercées par les antagonismes entre groupes – sont passées sous silence.

70. P. 455.

71. Bien qu'il soit mal venu de se référer à ses propres travaux, je le fais tout de même dans la mesure où l'article "Studying the State" inventorie de manière très large les débats et la littérature pertinents (SCHEIDEL, 2013). Le manque d'espace ne permet pas d'en faire un bref résumé ici.

72. P. 456-458.

À rebours complet de la littérature sur le sujet, la guerre n'apparaît pratiquement pas lorsqu'il s'agit de traiter les processus de changement d'échelle (la guerre est surtout invoquée comme une source de captifs destinés à être abattus rituellement plutôt que comme un facteur plausible de la centralisation). Les modèles hybrides, tels que la célèbre théorie de la circonscription de Robert Carneiro, qui combine les conflits, la coordination et les facteurs environnementaux, sont également passés sous silence.

L'absence totale d'intérêt de Graeber et Wengrow pour ces questions transparait lorsqu'ils concluent leurs pages de mises en situation⁷³ (à mon avis la partie la plus fallacieuse de tout le livre, car elle ferme toute possibilité de dialogue raisonné avec les travaux existants sur la formation de l'État) par la question rhétorique consistant à se demander pourquoi nous devrions même nous préoccuper du fait qu'une chose soit définie comme un État ou non⁷⁴. Bien que cette question soit légitime dans son principe, elle semble bien étrange dans une étude de quatre-vingts pages qui oppose une vision très anachronique de l'État à des formes antérieures d'organisation sociopolitique.

Leur modèle vaguement wébérien qui distingue trois bases différentes du pouvoir social – le contrôle de la violence, le contrôle de l'information et la politique charismatique⁷⁵ – est un modèle parfaitement opérationnel pour l'étude de la formation des premiers États. Cette approche n'est toutefois pas aussi originale que les lecteurs non avertis pourraient être amenés à le croire : le quatuor bien établi de Michael Mann, à savoir le pouvoir idéologique, économique, militaire et économique (IEMP), est tout simplement ignoré⁷⁶. Ces différents facteurs ne s'étant pas toujours et partout combinés de la même manière, une variation significative dans la dynamique de la formation de l'État était presque inévitable⁷⁷ : mais cette idée n'a vraiment rien de nouveau.

Au lieu de mentionner les cadres existants, Graeber et Wengrow préférèrent invoquer les plus incroyables hommes de paille, qui sont censés « impliquer qu'il n'y a qu'une seule issue possible, c'est-à-dire que les divers types de domination doivent

73. P. 455-458.

74. P. 457-458.

75. P. 365 et suivantes.

76. Au moins, Michael Mann est-il cité dans leur bibliographie (MANN, 1986). Timothy Earle, qui fait autorité dans le domaine de la naissance de la complexité sociale, du leadership et de l'inégalité, est pour sa part condamné à une *damnatio memoriae* pure et simple, ce qui évite d'avoir à citer son schéma tripartite au sujet des sources économiques, militaires et idéologiques du leadership émergent (EARLE, 1997).

77. P. 464.

fatalement s'associer sous la forme particulière qu'ont prise les États-nations américain et français à la fin du XVIII^e siècle⁷⁸ ». Si l'on considère à quel point l'étude de la formation des États tend à être imprégnée des notions d'exceptionnalisme européen ou occidental, rien ne pourrait être plus éloigné de la vérité. Ainsi, ce que Graeber et Wengrow présentent comme la « seule issue possible » est généralement considérée comme un aboutissement très inhabituel ou même unique, limité à une petite partie du monde qui, à cet égard, est considérée comme radicalement différente de toutes les autres.

Reprenant ce raisonnement spécieux, Graeber et Wengrow nous avertissent que le régime chinois Shang du deuxième millénaire avant notre ère « n'illustre [pas] la "naissance de l'État", c'est-à-dire l'apparition à un stade embryonnaire d'une institution neuve et inédite qui se serait ensuite développée, puis progressivement incarnée dans des formes modernes de gouvernement⁷⁹ ». Encore une fois, pourquoi cela aurait-il été le cas ? Il s'agissait de la première itération d'une série de tentatives de construction d'un État qui, au fil du temps, ont abouti à des systèmes de gouvernance plus durables et mieux adaptés. En rappelant que lorsqu'il s'agit de vestiges archéologiques anciens, « il serait sage de nous abstenir de plaquer l'image de l'État-nation moderne sur ces surfaces encore vierges⁸⁰ », les auteurs sont encore plus loin du compte. Qui fait cela ?

Lorsque les auteurs étudient des cas historiques, leur insistance à défendre un concept maximaliste de l'État les oblige à adopter la position déjà familière du « tout ou rien » : si une ancienne entité politique ne correspondait pas à des normes étroitement définies, il ne s'agissait probablement pas du tout d'un État. Par exemple, lorsqu'ils affirment qu'« à en juger par les indices archéologiques, la souveraineté territoriale [réelle] dont jouissaient les villes mésopotamiennes, y compris celles dirigées par des dynasties royales, laissait aussi beaucoup à désirer⁸¹ », l'adjectif « réelle⁸² » fait toute la différence. La formation des États a été un processus de longue haleine, tout comme la diffusion de l'agriculture, par exemple, ou la création de villes pérennes ne s'effondrant pas après quelques siècles. Ce processus, en fait, est toujours en cours : les États-Unis d'aujourd'hui sont très différents de ceux d'il y a ne serait-ce qu'un siècle.

Graeber et Wengrow ne semblent pas être conscients de tout cela, à moins qu'ils s'en désintéressent : ils laissent entendre que la formation de l'État précède en quelque

78. P. 467.

79. P. 524.

80. P. 559.

81. P. 368.

82. Cet adjectif n'a pas été rendu dans la version française (NdT).

sorte son existence réelle, une perspective qui se traduit dans leur commentaire selon lequel si l'Empire inca « doit être qualifié d'État, il était encore largement en formation⁸³ ». Pourtant, tous les États ont été et sont encore des États en formation. De plus, la formation d'un État comprend ce que l'on pourrait appeler une déformation (ou un délitement) de l'État, c'est-à-dire une diminution de la concentration de sa capacité de coordination. Les détours, voire les effondrements, ne peuvent être utilisés pour invalider l'histoire : ils en font simplement partie. De même, la métaphore des auteurs sur les « royaumes intermittents⁸⁴ » qui sont devenus plus substantiels au fil du temps, tout comme l'« agriculture en dilettante » s'est transformée en « vraie » agriculture⁸⁵ », est parfaitement compatible avec les notions conventionnelles de formation d'un État. Tous ces processus peuvent être très longs, et ils l'ont souvent été. Les jeux de mots n'apportent aucune contribution substantielle. Peu importe que « les conquistadores espagnols ne se demandaient pas s'ils étaient en présence d'États – un concept alors embryonnaire. Ils parlaient de royaumes, d'empires et de républiques, autant de termes qui font finalement tout aussi bien l'affaire, si ce n'est mieux, à certains points de vue⁸⁶ ». Après tout, le monde a évolué au cours des 500 dernières années et nous avons découvert de nombreux nouveaux concepts analytiques qui peuvent s'appliquer au passé et au présent. Pour une raison ou une autre, Graeber et Wengrow sont très préoccupés par ce fait trivial, opposant les « historiens », qui de façon méritoire, parlent encore de royaumes, d'empires et de républiques, et les « spécialistes des sciences sociales », qui préfèrent parler d'États et de la formation de l'État⁸⁷. Tout cela n'a aucune importance quand on ne définit pas le royaume, l'empire, la république et l'État comme quatre catégories complètement différentes, ce qu'il n'y a aucune raison de faire à moins d'adopter une conception maximaliste de ce dernier.

D'autres hommes de paille apparaissent lorsqu'ils affirment : « on considère généralement que l'on est en présence d'un État lorsqu'une poignée de fonctions gouvernementales essentielles – l'armée, l'administration et la justice – passent aux mains de spécialistes qui s'y consacrent à plein temps⁸⁸ ». Combien de cher-

83. P. 472.

84. Le texte anglais parle de « play kingdoms », par analogie à l'idée de « play farming » développée par les auteurs et traduite par « agriculture en dilettante » (NdT).

85. P. 429.

86. P. 543 ; également p. 468.

87. P. 427-428.

88. P. 543.

cheurs croient-ils à cela ? Il est bien connu que les fonctionnaires prémodernes étaient souvent des membres de l'élite possédante qui exerçaient leurs fonctions à titre accessoire, afin de renforcer leur statut et leurs revenus lorsqu'ils n'étaient pas occupés à gérer leurs domaines et d'autres affaires similaires. Les armées permanentes ont été rares au cours de l'histoire (notons que les candidats les plus plausibles au titre de premiers spécialistes à plein temps, à savoir les scribes, ne sont pas mentionnés). Les « spécialistes des sciences sociales » tant décriés apprendront qu'ils ont réussi à ignorer l'existence d'un « fossé entre les prétentions des élites et leur marge de manœuvre effective⁸⁹ » – ce qui était forcément vrai dans le passé, tout comme aujourd'hui.

Graeber et Wengrow confondent l'espace et les personnes. Ainsi, leur observation – qui vise à remettre en question la formation de l'État en tant qu'élément clé de l'histoire humaine – selon laquelle, pendant « la majeure partie⁹⁰ » des 5 000 dernières années, les « villes, empires et royaumes » étaient « des cas singuliers, des îlots de hiérarchie politique au milieu d'un océan de territoires où vivaient des [...] populations réfractaires par principe à tout système d'autorité fixe et englobant⁹¹ » est techniquement correcte, mais extrêmement trompeuse, dans la mesure où elle privilégie le territoire au détriment du nombre d'habitants. Pour autant que nous puissions l'estimer, la majorité de notre espèce appartient depuis plusieurs milliers d'années à des entités dotées de hiérarchies politiques bien établies. Au début de l'ère commune, près des trois quarts des habitants de la planète vivaient dans seulement quatre empires eurasiens.

L'assimilation par les auteurs de l'absence de monarchie à une politique démocratique mérite également d'être commentée. L'exemple qu'ils retiennent est celui de la Tlaxcala du début du XVI^e siècle, une république quadripartite du centre-est du Mexique, dont la forme de gouvernement, selon les propres termes d'Hernan Cortés, « ressemble à celles de Venise, de Gênes et de Pise, parce qu'il n'y a point de chef qui soit revêtu de l'autorité suprême ; beaucoup de caciques résident dans la ville ; les paysans laboureurs sont leurs vassaux, et possèdent néanmoins des portions de terre plus ou moins considérables. En temps de guerre, ils se réunissent tous, et le capitaine général fait ses dispositions ». Graeber et Wengrow ne citent que la première de ces phrases⁹² : l'omission du pouvoir seigneurial aide à transformer ce système

89. P. 547.

90. Cette nuance n'apparaît pas dans la version française (NdT).

91. P. 484.

92. P. 440.

– gouverné par un conseil de 50 à 100 membres d’une noblesse majoritairement, mais non exclusivement, héréditaire, coordonné par quatre chefs principaux – en une « démocratie⁹³ » dotée d’une « assemblée urbaine mature⁹⁴ ». Ils choisissent en revanche de mettre l’accent sur un récit ultérieur indiquant que ceux qui souhaitaient siéger au conseil devaient se soumettre à une initiation humiliante et douloureuse⁹⁵, sans toutefois mentionner que les rituels sanglants pratiqués en public étaient également courants parmi les puissantes élites mayas, qui n’étaient guère des parangons de gouvernance démocratique.

En 1519, nous dit-on, le conseil de Tlaxcala délibéra sur un éventuel soutien aux Espagnols. Graeber et Wengrow font grand cas des discours élaborés prononcés par l’érudit espagnol Cervantes de Salazar quelque 40 ans plus tard : ils les prennent pour argent comptant, malgré la mention d’une remarque faite par l’un des orateurs selon laquelle une telle alliance aboutirait à nous « [réduire] en esclavage⁹⁶ » – ils notent même sans sourciller qu’il « avait vu juste⁹⁷ ». Cette interprétation littérale de la tradition a pour objectif d’illustrer « l’aisance argumentative de ses politiciens » et du « fonctionnement démocratique de la république tlaxcaltèque⁹⁸ ».

Pourtant, quelle que soit la confiance accordée aux détails de ce récit de troisième main, les concours de performances rhétoriques des oligarques ne traduisent pas nécessairement une « démocratie ». De même que la politique aristocratique tend à constituer un élément clé des systèmes formellement monarchiques, les aristocrates qui chassent les rois pour régler les problèmes entre eux pratiquent simplement une forme plus ouverte de gouvernement par l’élite. Cela peut impliquer des processus plus ou moins démocratiques – le débat sans fin sur le caractère démocratique de la République romaine en est un exemple – mais les spécificités doivent être établies plutôt que supposées. En soi, l’absence de rois et la présence de conseils, voire d’assemblées, sont un piètre indicateur de la dynamique du pouvoir politique.

Tout comme dans leur discussion sur l’agriculture, Graeber et Wengrow finissent par opérer quelques concessions. « Si l’on adopte une vue surplombante, on peut aisément penser que la marche de l’histoire menait inéluctablement à l’autoritarisme. De fait, sur le très long terme, cela s’est vérifié. À l’époque où des sources

93. P. 451 ; également p. 453.

94. P. 447.

95. P. 451.

96. P. 448.

97. P. 448, note 55.

98. P. 448.

écrites deviennent disponibles, seigneurs, rois et autres empereurs à visées planétaires sont déjà en place un peu partout⁹⁹. « C'est un fait avéré que dans la plupart des régions où des villes sont apparues, de puissants royaumes ou empires ont fini par se développer à leur tour¹⁰⁰ ». La manière dont James Scott « décrypte avec brio le fonctionnement du piège de l'agriculture » – son modèle reliant la formation de l'État et l'agriculture céréalière¹⁰¹ – est accueillie avec sympathie¹⁰². À un moment donné, les auteurs semblent même se réconcilier avec la « construction étatique », qui « recouvre un nombre déconcertant de réalités extrêmement différentes. [...] Mais [...] l'éventail des possibilités est loin d'être infini¹⁰³ ». Tout cela est vrai, mais n'a rien de nouveau. Il s'agit simplement d'un bref résumé de ce que disent depuis de nombreuses décennies ceux qui étudient les États archaïques.

Au-delà de la rhétorique combative de Graeber et Wengrow, se trouve l'étude des différents modes de formation de l'État dans différentes parties du globe, principalement en Mésopotamie, en Égypte, en Mésoamérique et dans la région andine, assortie d'observations stimulantes sur les configurations spécifiques des principales bases du pouvoir social. Deux éléments appellent un examen plus approfondi. Le premier est la reconstruction par les auteurs des versions de premier ordre et de second ordre des structures politiques, où les systèmes de second ordre combinent deux des trois bases pour accroître leur capacité de contrôle et d'action collective¹⁰⁴. Il s'agit d'un modèle prometteur, même s'il s'accorde mal avec leur propre verdict selon lequel « partir à la recherche des origines de l'État [...] c'est tout simplement poursuivre des chimères¹⁰⁵ ». En effet, c'est précisément à rechercher ces origines que leur modèle est destiné.

Le deuxième point digne d'intérêt est leur rejet d'un lien entre le pouvoir d'État et la « civilisation¹⁰⁶ », et plus particulièrement leur critique du langage métaphorique profondément enraciné des périodes « pré », « post » et « intermédiaire » qui, dans la pratique, tendent à valoriser par-dessus tout le pouvoir de l'État et les beaux-arts¹⁰⁷.

99. P. 412.

100. P. 362.

101. SCOTT, 2017.

102. P. 564.

103. P. 558.

104. P. 525.

105. P. 543.

106. P. 548-551.

107. P. 479-485.

Les périodes « intermédiaires », lorsque les États forts ont disparu et que les libertés se sont étendues, auraient pu offrir un meilleur sort aux masses¹⁰⁸. Pourtant, même à cet égard, de leur propre aveu, Graeber et Wengrow ne sont pas aussi « radicaux » qu'ils auraient pu l'être, car un récit « vraiment radical » se concentrerait précisément sur ces périodes et ces lieux intermédiaires, alors que « ce chapitre raconte la bonne vieille histoire rebattue¹⁰⁹ », simplement débarrassée de ce qu'ils perçoivent comme la téléologie et la rigidité des modèles par étapes.

Mais une grande partie de cette téléologie est déjà passée de mode¹¹⁰ et les concessions opérées par les auteurs eux-mêmes constituent en fait un aveu de la validité des tendances générales. En fin de compte, dans quelle mesure leur récit de la formation des premiers États diffère-t-il, non seulement du consensus des études récentes – lesquelles ne peuvent que bénéficier d'une synthèse et d'une vulgarisation –, mais aussi, du moins dans les grandes lignes, de ce que nous avons toujours pensé ?

Alternatives

On est en droit de se demander si Graeber et Wengrow partagent ces doutes. Après tout, alors qu'ils viennent de conclure leur discussion sur la formation de l'État, ils décident de changer de cap. Se faisant ostensiblement l'avocat du diable en notant la cohérence parfaite entre les tendances générales, leurs conséquences et le récit conventionnel – « ce qui compte, c'est la façon dont les choses se sont terminées » –, ils se focalisent en réalité sur la contingence : « En fait, résumera notre contradicteur, vous dites simplement que l'inévitable a légèrement tardé à se produire, ce qui ne le rend pas moins inévitable¹¹¹ ». Ne pourrions-nous pas dire, se demandent-ils, que nous avons affaire à des conclusions préétablies ? Tout comme dans le cas de l'agriculture, la construction d'un État a demandé beaucoup de temps, mais a constitué un succès incontestable : une fois les États céréaliers apparus, leurs populations se sont accrues, et ils ont surpassé les autres formes d'organisation¹¹².

Bien entendu, c'est exactement ce qui s'est passé. Mais *fallait-il nécessairement qu'il en soit ainsi* ? « Nos gouvernements actuels, avec leur combinaison particulière de souveraineté territoriale, d'administration tentaculaire et de concurrence poli-

108. P. 378, p. 382.

109. P. 484.

110. P. 570.

111. P. 564.

112. P. 564-565.

tique, avaient-ils quoi que ce soit d'inéluctable ? Étaient-ils l'aboutissement nécessaire de l'histoire ?¹¹³ ». Au moment même où Graeber et Wengrow concèdent que les résultats ultimes ont de l'importance, ils font marche arrière et s'interrogent sur leur « inéluctabilité ». Prise au pied de la lettre, la notion d'inéluctabilité place la barre très haut, la rendant bien plus difficile à franchir que l'identification des cadres et des tendances¹¹⁴. S'agit-il de leur ultime ligne de défense, de leur dernière chance d'obtenir gain de cause sur un point de détail ?

Comment pouvons-nous seulement espérer établir l'absence d'inéluctabilité ? On pourrait envisager le raisonnement contrefactuel, mais les auteurs le considèrent comme « [un] exercice [...] vain¹¹⁵ ». Où donc trouver des alternatives dans la vie réelle ? Graeber et Wengrow sont à deux doigts d'admettre que l'Ancien Monde était une cause perdue depuis le début : l'émergence en de multiples lieux de l'agriculture céréalière et d'États plus performants, ainsi que la croissance des relations interrégionales, rendaient le triomphe de l'État difficilement évitable¹¹⁶.

Les Amériques, préservées en tant que système entièrement isolé jusqu'en 1492, sont « un vrai point de comparaison indépendant¹¹⁷ ». Pour cette raison, dans le cas des Amériques, « il est [en fait]¹¹⁸ possible de se demander : "Était-il inévitable que la monarchie s'impose comme la forme de gouvernement prédominante à l'échelle de la planète ? La culture des céréales est-elle réellement un piège ? [...] Est-ce une fatalité que d'autres suivent son exemple ?" L'histoire de l'Amérique précolombienne, [à tout le moins]¹¹⁹, oppose à toutes ces questions un retentissant : "Non !"¹²⁰ ».

113. P. 567.

114. Leur observation précédente, selon laquelle « Les réponses à toutes ces questions, souvent surprenantes, dessinent une trajectoire historique infiniment moins fixe et immuable, infiniment plus riche en possibilités ludiques, que nous n'avons tendance à le penser » (p. 25), procède d'un certain glissement. Ils s'efforcent de documenter longuement ce dernier point, mais le premier n'en découle pas logiquement : la variation au fil de l'histoire est compatible avec des aboutissements prévisibles ou convergents. Cf. la conclusion de la critique minutieuse et détaillée de Paul: « en ce qui concerne le rejet des macro-tendances historiques et des irréversibilités structurelles, ainsi que des modèles qui, même s'ils ne sont pas totalement convaincants, méritent dans plus d'un cas d'être discutés, les auteurs ont tout simplement tort » (PAUL, 2022).

115. P. 571.

116. P. 571.

117. P. 572.

118. Cette locution est absente de la traduction française (NdT).

119. Idem (NdT).

120. P. 573.

Le décor de l'affrontement final est ainsi planté. De manière laconique, leur utilisation de « en fait » et « à tout le moins » abandonne sans tambour ni trompette la majeure partie du monde au déterminisme de l'évolutionnisme social. Même au sein du Nouveau Monde, l'Amérique du Nord se voit investie d'une charge considérable : une fois l'Amérique centrale et l'Amérique du Sud mises hors jeu par l'émergence des autocraties aztèque et inca à partir de débuts plus diversifiés, elle reste la seule option réelle¹²¹.

Graeber et Wengrow esquissent une trajectoire familière pour le sud et le centre est de l'Amérique du Nord. Dans la première moitié du premier millénaire de notre ère, la culture Hopewell est parvenue à édifier d'importants ouvrages en terre malgré son investissement limité dans l'agriculture¹²². Après son déclin, la culture du maïs et la guerre sont devenues plus fréquentes¹²³. L'étape suivante fut la création, au XI^e siècle, à Cahokia, dans le sud de l'Illinois, d'un grand site comptant peut-être 15 000 habitants, marqué par des constructions monumentales, des hiérarchies sociales, des massacres et un contrôle de l'élite sur la ville et son arrière-pays, ainsi que par une vaste influence – en d'autres termes, l'émergence d'un État céréalier naissant. Cahokia fut pourtant abandonnée au XIV^e siècle et les cités plus modestes qui lui succédèrent finirent également par disparaître¹²⁴.

Graeber et Wengrow font grand cas de ces échecs et de l'abandon de l'agriculture céréalière dans l'est de l'Amérique du Nord. Cependant, rien de tout cela ne semble particulièrement remarquable dans le contexte de leur propre livre. Une cité beaucoup plus puissante et encore plus influente, Teotihuacan, avait, elle aussi, connu un effondrement spectaculaire, tout comme d'autres centres méso-américains et andins antérieurs. Plus tôt dans leur ouvrage, ils évoquent une interruption de la culture des céréales en Europe centrale et septentrionale après 4 500 avant notre ère¹²⁵ et racontent comment les habitants de la Grande-Bretagne ont abandonné la culture des céréales vers 3 300 avant notre ère pour ramasser des noix tout en élevant des porcs et du bétail¹²⁶. De l'autre côté de l'Atlantique, les Amazoniens ont fait des allers-retours entre plus et moins d'agriculture pendant des milliers d'années¹²⁷.

121. P. 468-479.

122. P. 457-460.

123. P. 464.

124. P. 574, p. 588-595.

125. P. 331-332.

126. P. 140.

127. P. 340.

En ce qui concerne l'Amérique du Nord, ils notent avec justesse qu'elle était « relativement peu peuplée¹²⁸ », une condition essentielle pour qu'existent des échappatoires viables – la dispersion loin des centres agricoles et le retour à la chasse-cueillette. En outre, l'absence de chevaux a limité la capacité des aspirants au pouvoir, réduisant ainsi la possibilité d'accroître l'inégalité et la complexification sociale par l'exercice de la violence organisée. Ces deux facteurs ont concouru à une faiblesse singulière de la conscription, qui en a maximisé la flexibilité.

En l'absence de facteurs puissants en faveur de la formation d'un État ou d'un investissement résolu dans la production alimentaire, il n'y a peut-être tout simplement pas grand-chose à expliquer. Les effondrements et les interruptions ont été courants dans le monde entier, même dans les endroits où les conditions n'étaient pas aussi défavorables aux premiers États qu'elles ne l'étaient pour Cahokia et le cahokianisme. En outre, en l'espace de quelques siècles, l'impact de l'arrivée des Européens a commencé à se faire sentir, amplifiant les obstacles existants à l'agriculture et à la formation d'un État. Comme le notent Graeber et Wengrow, en Amérique centrale et en Amérique du Sud, quelque 50 millions d'hectares de terres cultivées ont été perdus et sont redevenus sauvages à la suite de la conquête européenne et des maladies¹²⁹. En Amérique du Nord, notent-ils également, le fait que de « petits royaumes » aient perduré aux XVI^e et XVII^e siècles, mais se soient effondrés au XVIII^e, est un processus que « beaucoup d'historiens contemporains voient [comme] une réaction au choc de l'invasion européenne, avec son cortège de guerres, d'esclavage, de conquêtes et de maladies¹³⁰ ».

Compte tenu de tout cela – le modèle familial de concentration et de réduction, l'absence de conscription, l'impact croissant de l'attrition induite par les Européens –, il n'est pas évident de comprendre comment les développements au sein des groupes indigènes pourraient représenter une véritable alternative aux tendances générales. Pourtant, faute d'autres candidats ailleurs, Graeber et Wengrow ont besoin qu'il en soit ainsi. Il en résulte un récit dans lequel ce qui s'est produit après le XIV^e siècle n'a pas été déterminé par ces facteurs interdépendants, mais a plutôt résulté d'une « réaction » à l'expérience cahokienne – réaction « si violente que les répercussions s'en font encore sentir aujourd'hui¹³¹ ». Nous les ressentons encore aujourd'hui, c'est-à-dire que selon eux, ce contrecoup a contribué au développement d'une philosophie politique chez les Iroquois (géographiquement très éloignés, de l'aveu même

128. P. 595, également p. 598.

129. P. 327.

130. P. 598.

131. P. 610.

des auteurs, de Cahokia¹³²) qui a ensuite inspiré la pensée européenne des Lumières par l'intermédiaire d'interlocuteurs indigènes (le thème principal du chapitre 2).

Certains y verront un enchevêtrement de conjectures, d'autres un scénario qui mérite réflexion. Graeber et Wengrow sont plus confiants : « Depuis la chute de Cahokia, la tendance dominante était au rejet des chefs suprêmes de tout acabit et à l'adoption de structures institutionnelles mûrement réfléchies pour éviter qu'ils ne réapparaissent¹³³ ». Et c'est cette « réaction » qui a permis aux indigènes d'Amérique du Nord « d'échapper presque totalement au "piège" évolutionniste de l'agriculture – celui-là même qui, à en croire le récit conventionnel, précipiterait inéluctablement les sociétés vers un État ou un empire tout-puissant. Ils l'ont fait en développant des sensibilités politiques qui ont durablement influencé les penseurs des Lumières et qui, par leur truchement, restent bien vivantes aujourd'hui¹³⁴ ».

Si la seconde partie de cette thèse appelle à une critique de la part des historiens de la pensée, la première – le poids attribué à une réaction anti-Cahokia consciente – semble constituer une cible encore plus vulnérable, et pas uniquement du fait qu'elle est tributaire d'une série de conjectures. Plus grave encore, l'importance particulière que Graeber et Wengrow accordent aux développements post-Cahokia ne s'accorde guère avec les prémisses centrales de leur propre travail. Tout au long de leur ouvrage, les auteurs s'efforcent de souligner – à juste titre – la lenteur, la nature graduelle et les fréquents détours empruntés par les grands processus tels que la transition vers une production alimentaire intégrale et des structures étatiques hiérarchiques. J'ai cité certaines de leurs déclarations à ce sujet.

D'un point de vue comparatif, l'Amérique du Nord ne constituait pas une exception flagrante. En Amérique centrale et dans les Andes, environ 7 000 ans séparent les premières traces connues d'agriculture et l'apparition d'États archaïques. Le décalage fut similaire au Moyen-Orient et à peine plus court en Asie de l'Est, au Sahel et en Afrique australe. En Amérique du Nord, la domestication des cultures locales commença au cinquième millénaire avant notre ère et le maïs ne fut introduit que beaucoup plus tard. Au vu des autres chronologies, l'échec de la formation d'un État durable en Amérique du Nord avant la prise de contrôle par les Européens peut difficilement être considéré comme une anomalie. Si le scénario de la réaction à Cahokia est le meilleur que Graeber et Wengrow puissent trouver à l'appui des trajectoires alternatives d'évolution sociale, au bout du compte, les déterministes peuvent dormir tranquilles.

132. P. 611.

133. P. 623.

134. P. 623.

Un diagnostic

Au commencement était... possède de formidables atouts. La volonté et la capacité de ses auteurs à actualiser, enrichir et rééquilibrer les récits conventionnels en prenant en compte des millénaires négligés et des expériences passées sous silence sont impressionnantes et dignes d'éloges. Ils parviennent à montrer « [ce qu'il se passe] quand on met l'accent non pas sur les cinq mille années au cours desquelles la domestication des céréales a donné naissance aux aristocraties ultra-protégées, aux armées de métier et à la servitude pour dette, mais plutôt sur les cinq mille années où cela n'a pas été le cas¹³⁵ ». Graeber et Wengrow ont raison de nous rappeler le risque qu'un récit plus rationalisé fasse « disparaître du panorama de gigantesques pans de notre passé, rendus littéralement invisibles, hormis aux yeux d'une infime minorité de chercheurs » qui n'atteignent généralement pas un public plus large¹³⁶. Leur propre projet vise à se recentrer sur ces expériences plutôt qu'à les marginaliser¹³⁷. À cet égard, leur livre nous rend à tous un grand service. Une vertu connexe tient à leur critique des classicismes qui fétichisent le pouvoir de l'État, la stabilité et les beaux-arts au détriment des libertés et de l'expérimentation, un thème qui – ainsi qu'ils le suggèrent eux-mêmes¹³⁸ – aurait mérité d'être approfondi. Leur perspective résolument globale, essentielle pour la tâche qu'ils se sont fixée, est un autre point fort, et en particulier leur intérêt approfondi pour l'Amérique du Nord. Il est vrai que l'Afrique subsaharienne n'est pas prise en compte, même si des sites tels que Jenne-jeno auraient étayé leur argumentation, mais le livre est déjà très long (et il aurait pu connaître des suites).

Ces qualités, à mes yeux du moins, font que ce livre vaut la peine d'être lu. Dans le même temps, leurs efforts souffrent de diverses lacunes et bizarreries. Graeber et Wengrow s'engagent dans une approche idéaliste avec une ardeur aveugle. Selon eux, les idées, la délibération raisonnée et le libre choix sont les facteurs déterminants des

135. P. 658.

136. P. 562.

137. P. 660. En un certain sens, cependant, ces expériences ont toujours été marginales : l'affirmation des auteurs selon laquelle « si l'on met entre parenthèses l'Eurasie à l'âge du fer [...], ces périodes [de "sociétés libres, ou relativement libres"] sont largement majoritaires dans l'expérience sociale humaine » (p. 523) est vraie en termes d'espace et de temps, mais pas en termes de vies vécues (qui constituent collectivement « l'expérience sociale humaine ») : en proportion, les sociétés agraires parvenues au niveau de l'État possèdent un poids démographique écrasant.

138. P. 382.

faits historiques : en comparaison, les conditions matérielles, de même que les incitations et contraintes environnementales ou technologiques, font pâle figure. Alors même qu'ils invoquent des facteurs écologiques lorsque cela les arrange, le spectre du « déterminisme écologique » n'est jamais loin¹³⁹. Pourtant, le « déterminisme » et leur aveu occasionnel que l'écologie et la technologie ont rendu certains développements « possibles » ne sont que des extrêmes qui délimitent un large spectre d'approches explicatives plus équilibrées. À tout le moins, tout récit plausible des débuts de notre histoire doit accorder l'importance requise à l'influence des ressources naturelles et du changement technologique. Le plus souvent, cependant, Graeber et Wengrow font peu de cas de la géographie, de l'écologie, de la démographie et de la technologie, et évitent généralement les arguments et explications matérialistes : au mieux, ils ne les évoquent que pour les rejeter explicitement¹⁴⁰.

Les auteurs exposent leur position avec une candeur louable. Ils sont en effet conscients que « la conjonction de l'environnement et de la technologie a bel et bien des conséquences, souvent décisives¹⁴¹ ».

Ils admettent donc que les explications environnementales et technologiques (ou culturelles, d'ailleurs) ne sont pas nécessairement mauvaises. Cependant, ils les considèrent comme problématiques pour une raison très spécifique : ces explications « nous considèrent déjà comme bloqués, prisonniers. Voilà pourquoi nous tenons tant, pour notre part, à mettre en avant l'idée d'autodétermination¹⁴². »

Il s'agit peut-être de l'affirmation la plus importante de tout le livre. Les implications sont claires. Si nous accordons trop d'attention à ces facteurs, nous pourrions être amenés à conclure que nos propres structures sociopolitiques sont trop difficiles à changer parce qu'elles sont trop fortement contraintes par la technologie et la culture actuelles. Pour Graeber et Wengrow, peu importe que cela soit vrai ou non : ce qui compte le plus, c'est que ce soit peu attrayant d'un point de vue idéologique. Et ils admettent que c'est pour cette raison qu'ils mettent ces facteurs de côté – en vertu d'un engagement idéologique en faveur de la possibilité actuelle d'un changement par l'action collective.

Au cas où quelqu'un penserait que des a priori aussi tranchés pourraient biaiser leur lecture des débuts de notre histoire, ils nous disent de ne pas nous inquiéter, car « l'endroit précis où nous plaçons le curseur entre liberté et déterminisme relève

139. P. 250.

140. Par exemple, p. 251.

141. P. 264.

142. P. 264-265.

largement de nos préférences personnelles ». Cette prémisse leur permet de « placer le curseur un peu plus à gauche qu'on ne le fait d'ordinaire¹⁴³ ».

Mais est-il vrai que l'équilibre entre la liberté et le déterminisme dans l'élaboration du cours de l'histoire « relève largement de nos préférences personnelles » ? On pourrait penser qu'il s'agit de tout autre chose, à savoir de l'un des plus grands défis intellectuels qui soient : trouver les moyens d'identifier, du mieux que nous pouvons, où se situe cet équilibre. Qu'il ne soit jamais possible d'y parvenir à la satisfaction de tous est loin de signifier que l'on renonce par avance en déclarant qu'il s'agit (« largement ») d'une question de goûts.

Établir un équilibre adéquat est un travail difficile. Plus précisément, cela nécessite le type d'études auxquelles Graeber et Wengrow se refusent : cartographie à grande échelle, traitement et codage des données à l'appui de l'étude statistique des corrélations, des probabilités et de l'importance qui nous aident à comprendre la force et les limites de tendances et de schémas particuliers et à évaluer l'impact de facteurs spécifiques¹⁴⁴. Sans de tels apports, l'exercice de réglage du curseur se réduit en effet à une simple question de goût. Mais il n'est pas nécessaire qu'il en soit ainsi, et – au moins parmi les universitaires curieux – il ne devrait pas en être ainsi¹⁴⁵.

D'autres problèmes de fond et de style attirent également l'attention. Dans leur critique attentive, Nancy Lindisfarne et Jonathan Neale¹⁴⁶ accusent Graeber et Wengrow d'avoir négligé les classes sociales et leurs conflits, ce qui me semble légitime. La question la plus intéressante n'est pas tant de savoir s'il y avait un roi ou une bureaucratie ou à quel point ils étaient puissants, mais plutôt de savoir de quelle manière et dans quelle mesure les groupes d'élite exerçaient le pouvoir et jouissaient de privilèges structurels. Après tout, les impôts et les tributs versés aux dirigeants et les rentes perçues par ceux qui contrôlaient les moyens de subsistance n'étaient que les deux faces d'une même médaille, qui reflétait la lutte entre quelques-uns pour les ressources générées par le plus grand nombre. J'ai déjà fait allusion au fait que l'ouvrage négligeait quelque peu la guerre en tant que facteur de développement sociétal.

143. P. 266 ; d'où le titre de mon essai.

144. Par exemple, TURCHIN *et al.*, 2017 ; CURRIE *et al.*, 2020.

145. Leur approche « tous azimuts » est emblématique d'un problème plus fondamental, l'absence de toute méthode identifiable qui pourrait guider leur discussion : voir l'article de Morris dans ce numéro, et plus en détail son article à paraître. [NdT : Walter Scheidel fait ici allusion à des textes de Ian Morris publiés en anglais, notamment dans *L'American Journal of Archaeology*, vol. 126, n° 3. On en trouvera une version sur le blog du traducteur : <https://www.lahuttedesclases.net/2024/01/contre-la-methode-une-critique-de-au.html>]

146. LINDISFARNE & NEALE, 2021.

J'ai également relevé des exemples de la volonté de Graeber et Wengrow de concevoir des scénarios de type « tout ou rien » dans lesquels les écarts par rapport aux modèles simplificateurs sont considérés comme invalidant les modèles en tant que tels. Leur façon de dialoguer avec leurs pairs est également un motif de préoccupation. *Ars longa vita brevis* – quiconque peint sur une toile aussi vaste que la leur doit être sélectif. Il ne fait aucun doute qu'un récit de vulgarisation sur l'aube de « tout¹⁴⁷ » ne peut respecter les normes rigoureuses d'une revue académique de littérature. Encore une fois, Graeber et Wengrow optent pour la parcimonie, renonçant à l'approche conventionnelle qui consiste à exposer différentes interprétations et à expliquer leur propre préférence pour une version particulière en notant que cela aurait accablé le lecteur¹⁴⁸. Pas tout à fait : cela aurait pu facilement alourdir le texte. Mais c'est à cela que servent les notes de bas de page.

Il est difficile de déterminer ce qui est le plus irritant : le rejet tacite des chercheurs qui ont déjà adopté des idées que Graeber et Wengrow présentent comme brillantes et nouvelles ; le rejet tacite de la littérature qui donne la priorité à l'impact de facteurs tels que la géographie, l'écologie, la technologie ou la guerre ; la présentation de citations choisies par des écrivains non spécialisés qui adoptent des positions dépassées, comme si elles représentaient les échecs ordinaires de la recherche contemporaine ; ou la mise en accusation sans référence de positions imaginaires. Au lieu de s'opposer à leurs collègues historiens, archéologues et anthropologues sur des questions de fond, ils préfèrent fustiger des auteurs éclectiques tels que le physiologiste Jared Diamond, le psychologue Steven Pinker ou le primatologue Robin Dunbar¹⁴⁹. Heureusement, les insultes pures et simples du type de celles proférées à l'encontre de plusieurs collègues universitaires en déclarant : « stop, les enfants ont assez joué¹⁵⁰ » restent rares.

147. *L'aube de tout* (*The dawn of everything*) est le titre original du livre de D. Graeber et D. Wengrow – (NdT).

148. P. 649.

149. Graeber et Wengrow s'opposent au seul historien crédible de ce groupe de vilains, Yuval Harari, en déformant ses propos. Il est accusé d'avoir assimilé les chasseurs-cueilleurs du Paléolithique à des singes (p. 124) alors que la citation montre qu'il s'agissait d'une métaphore, et il est réprimandé pour avoir proposé de reconsidérer l'expansion de la culture des céréales du point de vue du blé (qui a fait des humains ses serviteurs, comme les chats de dessins animés le font habituellement avec leurs maîtres), une astuce pédagogique qu'ils font semblant de prendre au pied de la lettre (p. 293-294) – et poursuivent même en notant : « on ne peut nier que, sur le long terme, notre espèce est effectivement devenue esclave de ses cultures » (p. 293) !

150. P. 28, note 12.

Le militantisme

Au départ, Graeber et Wengrow énoncent trois objectifs : la quête de la vérité, le désir de rendre le passé moins « inutilement ennuyeux » en mettant en valeur la diversité et la flexibilité, la volonté d'éviter les « conséquences politiques désastreuses » des récits conventionnels¹⁵¹. Bravo pour la vérité : le postmodernisme a fait son temps. Bravo aussi pour la revivification : les récits linéaires peuvent en effet être perçus comme desséchants et réducteurs¹⁵². Le réductionnisme, bien sûr, est le grand fléau des sciences humaines universitaires, souvent considéré comme l'un des plus graves péchés intellectuels. À leur décharge, Graeber et Wengrow affirment en apprécier la valeur – « Simplifier le monde pour le comprendre et en découvrir de nouveaux aspects est donc une étape naturelle » – et se gardent bien de tout excès – « c'est quand la simplification se prolonge au-delà de la découverte qu'elle n'est plus acceptable¹⁵³ ». En d'autres termes, on ne peut qu'être d'accord avec eux, mais ils posent systématiquement la question de savoir où se situe la limite. Les auteurs n'ont aucun doute sur l'identité des personnes qui simplifient à outrance : « certains chercheurs en sciences sociales¹⁵⁴ » (généralement non nommés)¹⁵⁵. Nous pouvons voir comment Graeber et Wengrow cochent toutes les cases bien connues : la recherche rankienne¹⁵⁶ du « *wie es eigentlich gewesen* » (comment cela s'est-il passé en réalité), l'envie à la mode de compliquer les récits et l'animosité fratricide d'une histoire et d'une anthropologie qui sont passées des sciences sociales aux humanités. Mais qu'en est-il du troisième objectif, la finalité politique ? Graeber et Wengrow sont certains que nous sommes « prisonniers » – comme en témoigne leur question récurrente de savoir comment nous en sommes arrivés là. Ils sont également certains que « l'humanité a bel et bien fait fausse route à un moment donné de son histoire », car « l'état du monde actuel en est une preuve éloquentes¹⁵⁷ ». Mais à quel point les choses ont-elles mal tourné, et de quelle manière ? S'agit-il du capitalisme tardif, des héritages coloniaux racistes, de la menace croissante de la dégradation de l'environnement, ou de tout

151. P. 18.

152. P. 21.

153. P. 39.

154. Le texte anglais évoque bien plutôt « les chercheurs en sciences sociales » en général (NdT).

155. P. 39.

156. Du nom de Léopold von Ranke, historien allemand (1795-1886) (NdT).

157. P. 635.

cela à la fois ? Le lecteur est laissé libre de choisir, ce qui est une stratégie judicieuse étant donné que tout le monde est susceptible d'être contrarié par un aspect ou un autre des affaires humaines.

Leur accusation contre le présent ne se concrétise qu'en une seule occasion : « L'histoire de l'humanité a déraillé, c'est un fait incontestable. Aujourd'hui, un pourcentage infime des habitants de la planète tiennent¹⁵⁸ entre leurs mains la destinée de tous les autres, et ils la gèrent de manière de plus en plus catastrophique¹⁵⁹ ». Comment cette idée s'accorde-t-elle avec le fait que la part de l'humanité vivant dans des démocraties libérales ou électorales est passée de presque rien il y a deux siècles à environ un tiers aujourd'hui ? Cela reste inexpliqué. Cette idée ne prend pas non plus en compte la croissance simultanée de la prospérité, de la santé, de la longévité et de la connaissance. Peu importe : si Graeber et Wengrow concèdent d'emblée qu'il est difficile de contester les statistiques du progrès, ils se demandent si « la "civilisation occidentale" a amélioré la vie de tous¹⁶⁰ » – une formule qui, prise au pied de la lettre, place la barre extrêmement haut.

Quelle que soit la manière dont sont définis les problèmes du présent, les auteurs cherchent à y remédier. En fin de compte, c'est l'objectif de ce livre : une meilleure compréhension du passé nous aidera à rendre notre propre avenir meilleur. Pour ce faire, nous devons d'abord « redécouvrir les libertés qui nous rendent intrinsèquement humains¹⁶¹ » ; les redécouvrir, c'est-à-dire dans les archives historiques. Graeber et Wengrow sont conscients que leur récit pourrait être perçu comme encore plus tragique que les versions téléologiques qu'ils résument, précisément parce qu'il met en lumière des alternatives qui ont existé, mais qui ont disparu depuis longtemps. « Mais il y a aussi une autre manière de voir les choses : les possibilités qui s'ouvrent à l'action humaine aujourd'hui même sont bien plus vastes que nous ne le pensons souvent » (660). Dans le contexte de leur propre récit, ce « même maintenant » sort de nulle part, alors même qu'ils le présentent comme axiomatique, comme allant de soi. On ne nous dit pas pourquoi c'est vrai : on suppose simplement que c'est le cas. Ce n'est pas du pinailage : Graeber et Wengrow se méfient ostensiblement de tout ce qui ressemble à une affirmation non étayée, et sont prompts à la remettre en question. Pourtant, l'axiome sur lequel repose leur texte en est précisément une.

158. *Sic.*

159. P. 104.

160. P. 35.

161. P. 22.

Est-elle au moins plausible ? Au fur et à mesure qu'un mode de vie particulier devenait dominant, les alternatives antérieures perdaient lentement mais sûrement leur pertinence, à la fois en termes d'héritage – leur impact sur notre propre monde – et en termes d'inspiration – ce qu'elles peuvent nous faire faire aujourd'hui. En conséquence, nous sommes plus profondément façonnés par les coutumes agraires – un fait que Graeber et Wengrow eux-mêmes illustrent de manière évocatrice (312, 391) – que par les habitudes plus lointaines des chasseurs-cueilleurs ancestraux et des « cultivateurs dilettantes ». Cela ne justifie pas de les ignorer ou de les négliger. Mais cela nous oblige à nous confronter à une question fondamentale : que peuvent nous apporter aujourd'hui ces traditions disparues ? Comment peuvent-elles nous apprendre à effectuer des choix différents dans le présent ? Après tout, s'il a longtemps été possible d'échapper à l'emprise de l'État, « ce n'est évidemment plus vrai au XXI^e siècle¹⁶² ».

Tout comme dans leur lecture du passé humain, Graeber et Wengrow entreprennent de combler ce fossé par une démarche idéaliste : « Si l'humanité a bel et bien fait fausse route à un moment donné de son histoire [...] c'est sans doute précisément en perdant la liberté d'inventer et de concrétiser d'autres modes d'existence sociale¹⁶³ ». Le changement découle de l'imagination, hier comme aujourd'hui. C'est pourquoi, selon eux, il est impératif de faire revivre une imagination plus ancienne et plus libre. Mais suffit-il de nous rappeler qu'elle a existé ? Ceux qui contrôlent le passé contrôlent-ils vraiment l'avenir ?

Leur purisme idéaliste enferme Graeber et Wengrow dans une cage qu'ils ont eux-mêmes fabriquée. La prise en compte des perspectives matérialistes les aurait aidés à établir des liens plus significatifs entre le passé et le présent. Si c'est leur mode de vie mobile et leur mode de subsistance hybride qui ont permis aux chasseurs-cueilleurs de l'Holocène d'entrer et de sortir plus facilement de différentes formes de coopération que les agriculteurs à part entière qui se sont retrouvés liés à leurs terres et à leurs cultures, comment pouvons-nous nous situer ? Les économies de services, les outils numériques et la mondialisation sont-ils la promesse d'une nouvelle ère ? Le matérialisme n'est pas l'ennemi de la compréhension historique : il en est une condition essentielle. Il n'est pas non plus l'ennemi de l'activisme social. Il pourrait même être son meilleur allié¹⁶⁴.

162. p. 567.

163. p. 635.

164. Ou, comme Lindisfarne et Neale l'ont exprimé de manière beaucoup plus ferme, « toute politique visant l'égalité ou la survie humaine doit être profondément matérialiste » (LINDISFARNE & NEALE, 2021).

Bibliographie

- BENNETT James S. 2022, “Retrodicting the Rise, Spread, and Fall of Large-scale States in the Old World” in *PLOS One*, DOI : 10.1371/journal.pone.0261816.
- BOGAARD Amy, Mattia FOCHESSATO, & Samuel BOWLES, 2019, “The Farming-inequality Nexus: New Insights from Ancient Western Eurasia” in *Antiquity*, vol. 93, n° 371, p. 1129-1143, DOI : 10.15184/aqy.2019.105.
- BORGERHOFF MULDER Monique, BOWLES Samuel, HERTZ Tom *et al.*, 2009, “Intergenerational Wealth Transmission and the Dynamics of Inequality in Small-scale Societies” in *Science*, vol. 326, n° 5953, p. 6282-326, DOI : 10.1126/science.1178336.
- CURRIE Thomas E., TURCHIN Peter, TURNER Edward, & GAVRILETS Sergey, 2020, “Duration of Agriculture and Distance from the Steppe Predict the Evolution of Large-scale Human Societies in Afro-Eurasia” in *Humanities and Social Sciences Communications*, vol. 7, n° 34, DOI : 10.1057/s41599-020-0516-2.
- EARLE Timothy, 1997, *How Chiefs Come to Power: The Political Economy in Prehistory*, Stanford University Press, Stanford.
- GRAEBER David & WENGROW David, 2021, *The Dawn of Everything: A New History of Humanity*, Farrar, Straus and Giroux, Farrar (version française : *Au commencement était. Une nouvelle histoire de l'humanité*, trad. ROY Elise, Les liens qui libèrent, Paris).
- LINDISFARNE Nancy & NEALE Jonathan, 16 décembre 2021, “All things being equal”, annebonnypirate.org, URL : <https://annebonnypirate.org/2021/12/16/all-things-being-equal/>.
- KOHLER Timothy A., E. SMITH Michael, BOGAARD Amy *et al.*, 2017, “Greater Post-Neolithic Wealth Disparities in Eurasia than in North and Mesoamerica” in *Nature*, vol. 551, n° 7682, p. 619-622, DOI : 10.1038/nature24646.
- MANN Michael, 1986, *The Sources of Social Power, Volume I: A History of Power from the Beginning to A.D. 1760*, Cambridge University Press, Cambridge.
- MAYSHAR Joram, MOAV Omer, and PASCALI Luigi, 2022, “The Origin of the State: Land Productivity or Appropriability?” in *Journal of Political Economy*, vol. 130, p. 1091-1144, DOI : 10.1086/718372.
- MORRIS Ian, 2022, “Against Method” in *American Journal of Archaeology*, vol. 126, n° 3.

- PAUL Axel T, 2022, "Neue Ideen zu einer allgemeinen Geschichte in weltbürgerlicher Absicht: Literaturessay zu *Anfänge. Eine neue Geschichte der Menschheit* von David Graeber und David Wengrow" in *Soziopolis*, URL : <https://www.sozopolis.de/neue-ideen-zu-einer-allgemeinen-geschichte-in-weltbuergerlicher-absicht.html>.
- SCHEIDEL Walter, 2013, "Studying the State" in BANG P. F. and SCHEIDEL W., *The Oxford Handbook of the State in the Ancient Near East and Mediterranean*, p. 5-57, Oxford University Press, New York, DOI : 10.1093/oxfordhb/9780195188318.013.0002.
- SCOTT James C, 2017, *Against the Grain: A Deep History of the Earliest States*, Yale University Press, New Haven.
- SMITH Michel E, 2017, "The Teotihuacan Anomaly: The Historical Trajectory of Urban Design in Ancient Central Mexico" in *Open Archaeology*, vol. 3, p. 175-193, DOI : 10.1515/opar-2017-0010.
- SMITH Michael E, 2020, "Definitions and Comparisons in Urban Archaeology" in *Journal of Urban Archaeology*, vol. 1, p. 15-30, DOI : 10.1484/J.JUA.5.120907.
- STASAVAGE David, 2020, *The Decline and Rise of Democracy: A Global History from Antiquity to Today*, Princeton University Press, Princeton.
- TURCHIN Peter, CURRIE Thomas E., TURNER Edward A. L. & GAVRILETS Sergey, 2013, "War, Space, and the Evolution of Old World Complex Societies" in *PNAS*, vol. 110, n° 41, p. 16384-16389, DOI : 10.1073/pnas.1308825110.
- TURCHIN Peter, CURRIE Thomas E., WHITEHOUSE Harvey *et al*, 2017, "Quantitative Historical Analysis Uncovers a Single Dimension of complexity that structures global variation in human social organization" in *PNAS*, vol. 115, n° 2, DOI : 10.1073/pnas.1708800115.